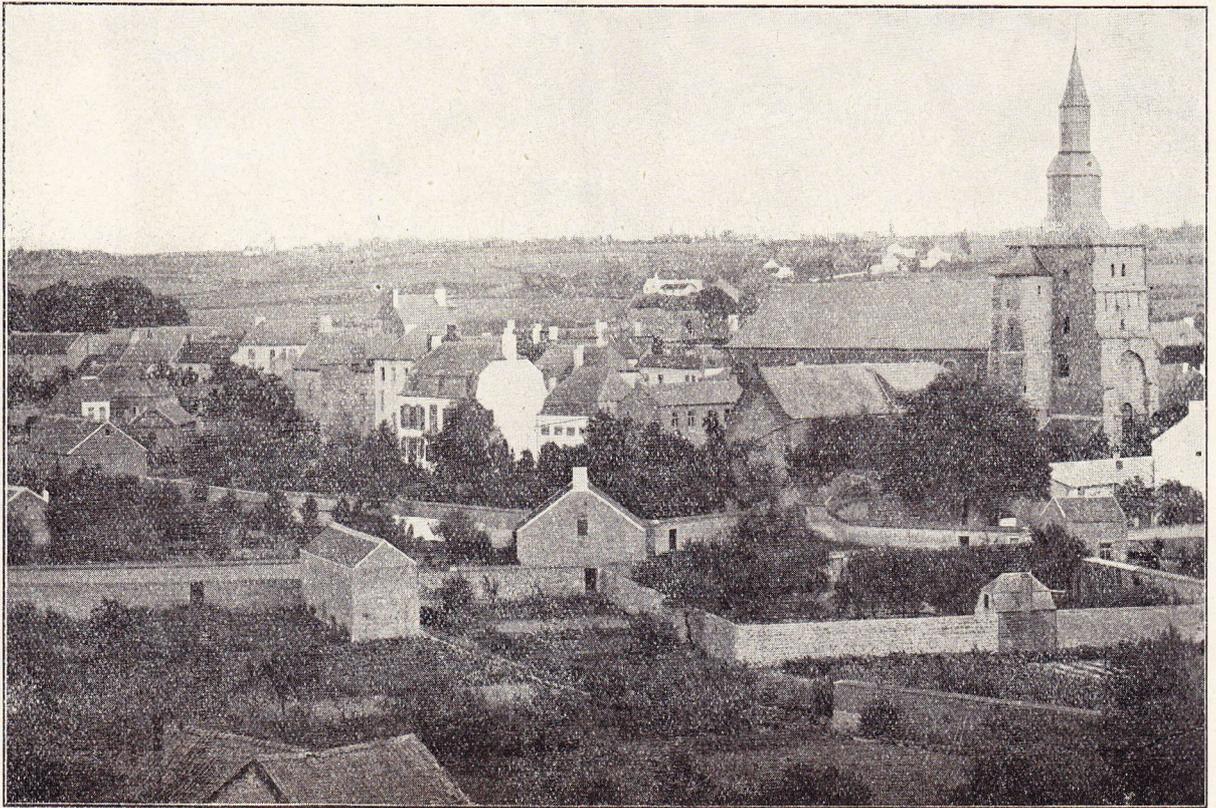


La Biesme fossoise.

LA Biesme! Trois syllabes qui tintent à mon oreille comme les cloches claires et joyeuses au matin de Pâques! Elles « tribolent » (1) dans mon souvenir; elles m'enchantent et me font rêver. C'est que j'ai vu le jour dans le vallon creusé par ce bref affluent de la Sambre. C'est que, depuis sa source jusqu'à son embouchure, j'en ai maintes fois suivi les méandres, à l'âge où tout est joie. C'est que... Vous rappelez-vous, ami lecteur, ce délicat poème d'Hégésippe Moreau : *La Voulzie?* Eh bien, ma Voulzie à moi, c'est la Biesme.

l'intention des amants des mille petites patries qui composent la grande patrie belge, je voudrais dire ici les agréments que le flâneur peut trouver sur ses rives.

La Biesme sourd de terre humblement, dans un cadre de frondaisons, près de la ferme de Belle-Eau (Saint-Gérard). Elle se trouve très au large dans une rigole qui traverse des prés dont la cardamine et le colchique, suivant les saisons, émaillent de leurs fleurs le tapis vert. Elle s'enfle de minces filets d'eau, serpente dans une aulnaie et, retenue par un barrage, œuvre de l'homme, elle



Fosses. — Panorama.

Pour d'autres, elle ne possède peut-être pas le même attrait! Son nom — que des philologues expliquent par la présence de castors qui la peuplaient, il y a des siècles — ne lui est pas particulier (2) : elle le partage avec un autre cours d'eau et un village de l'Entre-Sambre-et-Meuse. Ses rives ne sont ni plus ni moins pittoresques que celles d'autres ruisseaux de la contrée. Et pourtant, à

s'étale en une nappe de 30 hectares, le Grand Etang, dont, une année sur trois, elle peut traverser librement la cuvette quand, suivant la règle inscrite dans une vieille charte, il doit être vidé et mis en culture.

Un peu plus en aval, la Biesme alimente le Petit Etang, puis se hâte vers le moulin de la Bocame où l'homme lui ménage une autre forme de servitude en l'obligeant à mouvoir de lourdes meules. Elle s'échappe bien vite sans avoir rien perdu de sa limpidité et, bondissant de pierre en pierre, reprend sa course rapide. Au long des siè-

(1) Triboler signifie, à Auvelais, carillonner pour annoncer un baptême.

(2) C'est pourquoi j'appelle « Biesme fossoise » le ruisseau qui arrose la ville de Fosses.

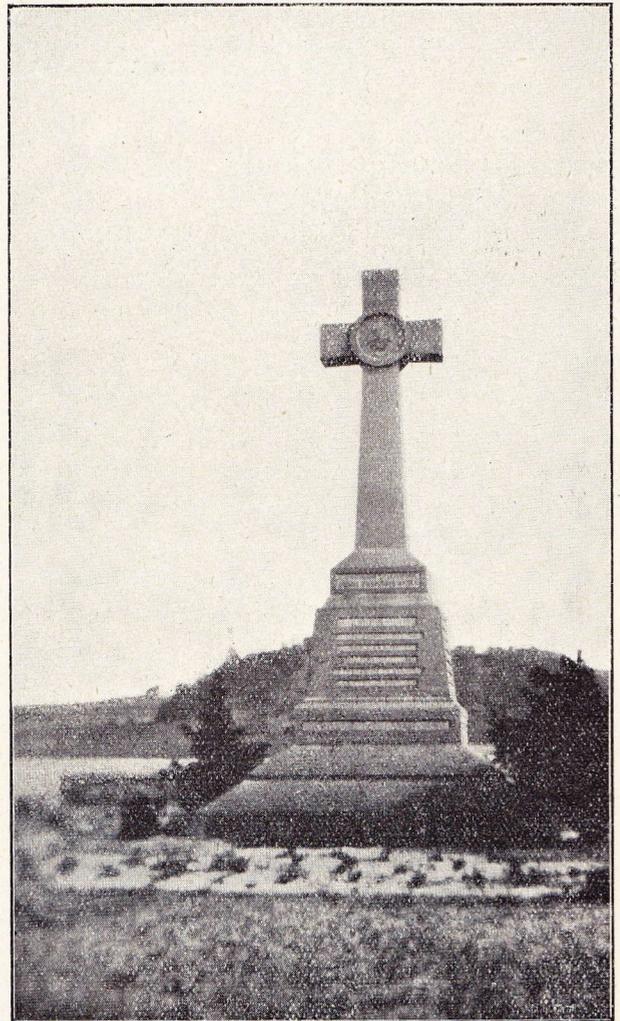
cles, elle s'est, ici, frayé un chemin à travers les schistes primaires. Le fond de la brèche est tapissé de pâtures; ses parois disparaissent sous les taillis où niche tout un peuple d'oiseaux, témoin le nom délicieux de Pinsonhayé, modeste écart en face du hameau du Haut-Vent, que reflète le ruisseau avant de se précipiter sur la roue du moulin du Joncquoy, à l'entrée de la commune de Fosses.

Fosses, ainsi nommée parce qu'elle est enclose dans une enceinte de collines, la ville de saint Feuillen, de sainte Julienne, des princes-évêques de Liège, de la procession septennale en armes, des « Chinels » agitant leurs bosses dans le cortège carnavalesque de la Laetare! Cette petite cité endormie, où abondent encore les vestiges de la vie capitulaire de ses chanoines, possède une curieuse église mise en valeur avec une sûreté de goût remarquable par son doyen, M. Crepin. Sa tour romane, son déambulatoire, ses dinanderies et ses stalles, la châsse de son patron, quelques statues et tableaux qui la parent, retiennent l'attention du visiteur. Il faut citer aussi la place du Chapitre, bordée de vieilles demeures, le couvent des Sœurs grises (château Winson) au faubourg de Laiche et, en haut du Cortiné — promenade préférée des Fossois — à côté de l'hospice, créé par un membre de la famille Dejaiffe au bénéfice des vieillards de la ville, la chapelle de Sainte-Brigitte (Sainte-Brie) où, chaque année, les paysans des environs viennent faire bénir des baguettes de coudrier, soigneusement écorcées, qu'ils placent ensuite dans un coin de leurs étables pour en écarter les épizooties.

Grossie de la Rosière, qui draine les campagnes depuis Marlagne jusqu'à Thimensart, Saint-Roch et Sinton, la Biesme s'éloigne des tanneries malodorantes de Fosses et serpente, à travers le Pré-l'Evêque et le Grand Gau. Elle suit maintenant le pertuis qu'elle a conquis de haute lutte sur les bancs de schiste et de calcaire, fleuris de genêts et de pervenches, que couronnent des villages aux noms évocateurs : Nèvrement, Aisemont, Arsimont. Au pied de ces escarpements, elle étire, entre des peupliers et des saules têtards, le miroir de ses eaux où tremblote l'image de la Chapelle de la Paix, du moulin Saint-Remy et de l'Ermitage ruiné, avec lequel il voisine dans un site rocaillieux, brûlé par le soleil, désert en miniature peuplé de lézards et d'orvets.

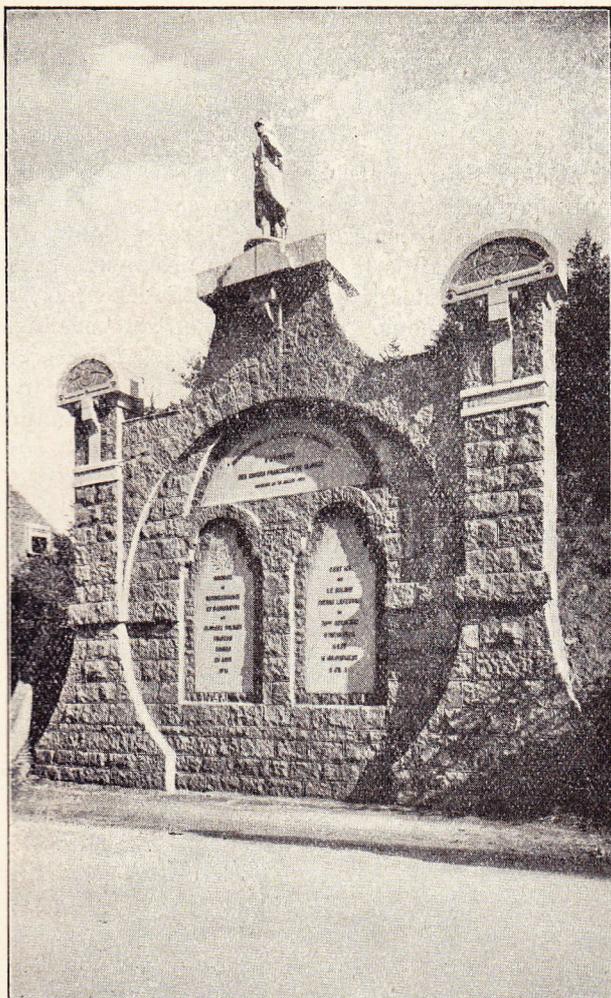
Plus loin, c'est Claminforge dont les rochers, percés jadis de cavernes à ossements, fondent dans les fours à chaux; c'est l'Auspèche aride avec ses carrières et ses chantiers: c'est Falisolle et son charbonnage. La vallée s'élargit. A travers les prés d'Arsimont, par la Batte, le Gultia, le Pont-à-Biesme, le pachi du Séminaire, la Biesme va confondre ses eaux avec celles de la Sambre, en aval d'Auvelais. Son cours n'a pas vingt kilomètres.

Une tradition locale, qui a pour tout fondement la proximité des villages de Vitrival, de Nèvrement (dont on veut faire le « mont des Nerviens ») et de Fosses-la-Ville, rapporte qu'au soir d'une grande bataille, les Romains vainqueurs ensevelirent leurs morts et les cadavres des Nerviens, dont ils avaient fait un affreux carnage, en un endroit qui fut, depuis, appelé Fosses. Fantaisie que tout cela! Mais la Biesme, en des temps plus modernes, a vu des troupes s'affronter, a entendu le fracas des canons. Entre Arsimont et Auvelais, elle passe en face d'un coteau « Sus les tiennes », où les vieux indiquent encore l'emplacement du Fort d'Orange, ouvrage de campagne élevé pendant les guerres de Louis XIV. Plus près de nous, en



Arsimont. — Monument aux 962 morts du 10^e corps d'armée français, tombés pendant les combats des 21-22 août 1914.

août 1914, des régiments français prirent position sur ses deux rives pour disputer aux Allemands le passage de la Sambre. Et ici, la réalité rejoint la légende. Aux confins de Falisolles, la grand'route,



Tamines. — Monument français.

(Photo Nels, Bruxelles).

qui mène de Tamines-la-Martyre à Fosses, coupe, en une profonde tranchée, la crête (tienne d'Hamion) qui sépare la Biesme de la Sambre. Une faible arrière-garde française s'arrêta en cet endroit pour couvrir le gros des troupes en retraite. Les gens du pays racontent qu'un petit soldat, tireur d'une adresse prodigieuse, abattit des ennemis par monceaux. Chacun de ses coups portait et quand il eut épuisé sa cartouchière, il vida celles de ses camarades tombés. Il aurait pu, comme d'autres, rompre le combat et rejoindre son corps

d'armée. Il dédaigna de le faire et continua le feu jusqu'au moment où une balle de mitrailleuse le faucha à son tour. Ce haut fait est rappelé par un monument élevé à l'endroit même où il fut accompli. Peut-être, dans quelques siècles, un barde wallon trouvera-t-il là matière à une épopée où le Tienne d'Hamion prendra figure de Thermopyles ou de Roncevaux et Pierre Lefevre (1), celle d'un Léonidas ou d'un Roland...

Sur la crête d'Arsimont (2) devenue, pour un instant, « la colline inspirée », face à l'ouest, je regarde le soleil jeter ses derniers feux sur le cirque immense qui m'entoure. Au loin, des terrils profilent leur silhouette noire sur l'or rouge du ciel. Des cheminées d'usines unissent, par leurs fumées, la terre aux nuages. Tout dit l'effort probe et jamais lassé : les champs conquis, par le laboureur, sur les coteaux schisteux ; les mines, les carrières où l'homme arrache les matières premières au sein de la terre ; les usines où il les façonne au gré de son génie. Au fond du val de Sambre, dans les villages qui se disputent la place, les lumières, une à une, s'allument. La nuit est venue et l'on dirait d'un pré d'ombre tout semé de lucioles. Et mon cœur, enraciné dans ce terroir, se tourne vers ceux des miens qui, avant moi, ont empli leur regard de la douceur émouvante des rives de la Biesme, vers toi, vieil aïeul qui fus « parchonnier » de ce charbonnage d'Arsimont, aujourd'hui épuisé, vers toi, grand-père au sourire plein d'humour, vers tous ceux de qui je tiens l'amour du sol natal.

LOUIS VERHULST.

(1) Il appartenait au 70^e régiment d'infanterie.
(2) 191 mètres d'altitude.



Au château de Barbe-Bleue, en Vendée.

IL ne s'agit pas, dans cet article, du Barbe-Bleue de la légende et des images d'Epinal, mais d'un Barbe-Bleue qui appartient à l'histoire, de Gilles de Rais ou de Retz.

Cinq ans après son mariage, contracté le 30 novembre 1420, avec Catherine de Thouars, Gilles

de Retz fait son apparition à la cour de Charles VII. Il y est accueilli à bras ouverts. Il est parmi les compagnons d'armes de Jeanne d'Arc, dans les batailles d'Orléans, Jargeau, Meun-sur-Loire, Beaugency, Patay, Troyes, Châlons, Puis il s'éloigne de la Cour et se retire, à vingt-six ans,



**TOURING CLUB
de Belgique**

Revue et Bulletin officiel no 15.
1^{er} août 1933.

BOUILLON.

Le Château et la vallée de la Semois vers Corbion.

(Photo Ed. Schindeler, Herstal.)